

COMMENT CHOISIR UN LIVRE POUR ENFANTS : CONTES ET ROMANS

par Marie-Isabelle Merlet

« *The tale is the thing* »
(Ce qui compte, c'est l'histoire)

Le problème de l'évaluation des livres pour enfants, en particulier des ouvrages d'imagination, c'est que ce sont les adultes qui écrivent pour les enfants, les adultes qui publient et qui achètent, les adultes qui jugent. Cependant nul ne peut obliger un enfant à lire ce qui l'ennuie, et ce sont finalement les enfants qui font le succès de ce qui dure et traverse les générations : les classiques. Certains livres sont des classiques dès leur naissance : ainsi *Bilbo le hobbit* de Tolkien, chez Stock, *Watership* d'Adams, chez Penguin, *Alice au pays des merveilles*, de Carroll, chez Flammarion, *Le Tigre dans la vitrine* d'Alki Zei, à la Farandole, *Le Vent dans les Saules* de Gracile, chez Gallimard, *Les Mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur.

Livres pour enfants ou livres pour tous ?

Il n'y a aucune raison pour qu'un bon livre d'enfants ne soit pas un bon livre tout court, où les adultes aussi prennent plaisir. Sinon le passage de l'enfance à l'âge adulte serait un simple changement et non une maturation, fait remarquer Tolkien, et Lewis note que ceux qui sont blâmés, adultes, de perdre leur temps à lire des livres d'enfants sont ceux qu'on blâmait, enfants, de lire des livres d'adultes. La coupure entre littérature enfantine et littérature tout court ne date que de la fin du XVII^e siècle, et les enfants n'hésitent pas à s'approprier ce qui n'a pas été écrit pour eux et qui leur convient.

Avant de se demander si un livre est bon pour les enfants il faut se demander si c'est un livre. C'est aux enfants de décider, individuellement, si ce livre leur convient, étant donné leur tempérament, leur maturité, leur culture.

Critère de valeur le plus sûr : le plaisir de lire

Le premier critère de la valeur d'un roman ou d'un conte, c'est le plaisir qu'on éprouve à le lire. Mais les enfants — ou d'ailleurs les adultes — peuvent s'enticher de séries dont la qualité semble nulle : ils y trouvent ce qu'ils y projettent et tout le monde garde le souvenir de livres médiocres aimés dans l'enfance. Mais ce n'est pas une raison, parce que les enfants lisent n'importe quoi, pour qu'on leur donne n'importe quoi : c'est leur faire perdre leur temps, leur ôter une occasion de s'initier à ce qui peut vraiment former leur sensibilité, leur imagination et leur intelligence. C'est plus grave pour eux que pour les adultes, parce que l'enfance est essentielle dans la formation et qu'elle est courte. On pourra réduire l'écart entre ce qu'aiment les enfants et ce qu'approuvent les critiques si on cherche quelles qualités attirent les enfants dans les livres qu'ils aiment : ils peuvent prendre plaisir :

— à la reconnaissance de ce qui leur est familier parce que c'est ce qu'ils vivent tous les jours (cf les *Titou* de G. Wolde, chez Dupuis, les *Histoires d'une toute petite fille* de Brisley, dans la Bibliothèque Rose), ou parce que c'est ce qu'ils retrouvent dans leurs lectures (cf. les séries de Blyton, Chaulet, Bonzon...)

— à l'évasion grâce à l'identification avec le héros du livre : séries, là encore, mais aussi fantaisie (cf Dahl, Carroll, Vasconcelos)

— plaisir de l'identification, mais aussi du recul — l'identification pouvant se faire avec du recul comme au théâtre, puisqu'elle peut porter sur les sentiments, l'atmosphère, comme sur le cadre. Ainsi, un enfant heureux peut trouver une certaine volupté à partager la tristesse de *La petite fille de la ville* de Voronkova, chez Nathan, Bibliothèque Internationale.

L'accessibilité du livre à l'enfant

Il y aura des livres qui pourront servir de transition entre les séries endormees et les livres de qualité, ainsi *Emile et les détectives* de Kaestner, chez Hachette, *Le Petit Nicolas* de Goscinny, chez Denoël... En effet, le plaisir peut réclamer une certaine initiation, des points de référence dans l'expérience ou la culture. C'est pourquoi un livre peut rester inaccessible aux enfants par certains aspects ou en totalité. Dans le premier cas, cela pose le problème des adaptations : ainsi *l'Illiade* et *l'Odyssée* dont certains passages peuvent captiver des enfants (par exemple celui du cyclope) et qui sont pourtant indigestes pour la plupart d'entre eux, si on les leur présente dans leur intégralité. De même *Robinson Crusoë* qui a des longueurs assez pénibles. La solution, pour la plupart de ces livres, est d'attendre que l'enfant en soit au point de son développement personnel où il pourra les goûter dans leur intégralité : il est dommage d'aborder *Les Misérables* ou *Les Trois mousquetaires* à huit ans, dans une adaptation forcément déformante. Pour quelques livres très rares, des coupures peuvent être tolérées... On peut citer des exemples de livres directement accessibles aux enfants dont on édite des adaptations : cf. la *Blanche-Neige* de Grimm dans l'édition des *Contes* de Flammarion, et son adaptation chez Bias ; cf. aussi *La Petite souris grise* dans les *Nouveaux contes de fées* de Madame de Ségur et son adaptation dans *La Cabane enchantée* chez Casterman.

La maturité peut varier entre enfants du même âge, de sorte qu'on ne peut juger de l'adaptation du livre à l'enfant qu'individuellement. Cependant, il faut tenir compte de certaines restrictions :

- que l'expérience communiquée par le livre soit compréhensible à son niveau de maturité. Ce qui pose aussi le problème de certaines traductions qui ne conviennent pas à des enfants du même âge que les œuvres en langue originale (cf. *Alice au Pays des merveilles* qui fait référence aux Nursery rhymes)
- que la langue soit accessible (problèmes de vocabulaire et de syntaxe)
- que l'action ait une certaine importance, c'est-à-dire qu'il se passe quelque chose (mais ce peut être simplement au niveau psychologique).

L'idéologie et autres problèmes pédagogiques

On n'a pas à se demander ce que l'enfant va apprendre dans un roman ou un conte, mais si ce roman ou ce conte va stimuler son imagination, sa sensibilité, son intelligence, enrichir et élargir son expérience. Il est possible qu'un livre contribue à la perception morale ou à l'adaptation sociale, ou à la promotion d'une catégorie sociale défavorisée (cf. Richter, *Mon Ami Frédéric*, chez Desclée de Brouwer), mais si son auteur est dépourvu d'imagination créatrice, ce ne sont pas ses bons sentiments (relatifs à une époque et à certaines options morales, politiques ou religieuses du lecteur) qui pourront la remplacer. Les romans à thèse pour adolescents actuels sont aussi ridicules que Berquin, mais nous ne bénéficions pas du recul du temps pour goûter ce ridicule pleinement. On n'a pas à juger un livre sur son attitude par rapport à la race ou au sexe, etc. Ce genre de critère ne peut valoir que négativement : on ne donne pas à un enfant un livre dont on estime qu'il risque de fausser son jugement ou de troubler sa sensibilité— mais cela aussi est individuel.

La plupart des enfants résistent très bien à des expériences livresques qui devraient être traumatisantes : c'est le problème des contes de fées où l'enfant peut avoir peur en sécurité, puisque c'est un conte. La fantaisie permet ainsi de jouer sur des registres qu'il vaut mieux éviter dans des livres de ton réaliste. Ainsi les *Contes de mon iglou* de Métayer (aux Editions du Jour de Montréal) passent avec des enfants de huit ans, alors qu'à douze ans Colette s'évanouissait en lisant une scène d'accouchement dans Zola. La mort est acceptable dans *Les Aventures de Narcisse*, de White, chez Hachette. L'absence de la mort contribue d'ailleurs à l'impression d'irréalité des séries d'aventures.

Quant aux implications idéologiques des livres, elles interviennent forcément dans les jugements que nous portons sur eux, mais elles ne doivent pas entraîner la disparition de l'esprit critique. On peut reconnaître qu'on se trouve en présence d'un livre particulièrement réussi, même si on n'est pas d'accord (cf. *Jonathan le goéland* de Bach, chez Flammarion, ou *Rosinha mon canoë* de Vasconcelos, chez Stock), et on doit reconnaître qu'on se trouve en présence d'un navet, même si on est d'accord (cf. *Un Passage difficile* de Baudouy, chez Dukulot, dans la collection

En résumé, on peut soumettre un livre qu'on a pris plaisir à lire à un jugement qui se réfère à certains critères :

- son rapport à la réalité :
- ne l'édulcore pas s'il se veut réaliste
- crée un monde consistant dans lequel on peut croire, sinon : suscite « une suspension volontaire du doute », comme disait Coleridge,
- la précision de ses détails qui contribue à cette vérité,
- son rapport à l'imagination : la libère, ne se substitue pas à elle,
- son rapport à la sensibilité, son humour,
- la beauté de sa langue : rythme et précision,
- son rapport à l'expérience de l'enfant (cf. Wilde, *Contes et Nouvelles*, « Un ami dévoué » : « Laissez-moi vous dire une histoire à ce sujet. — Est-ce que cette histoire me concerne ? Si oui, je l'écouterai, car j'adore la fiction »),
- sa présentation, la qualité de sa typographie (bonne, par exemple, dans *Rouge et Or Dauphine*). Les enfants qui ont un mauvais niveau de lecture peuvent être rebutés par des livres dont le contenu conviendrait à leur niveau de maturité (cf. les *Contes de la rue Broca* de Gripari, à la Table Ronde), ou par la proportion du texte par rapport à l'illustration (cf. la Bibliothèque Blanche, chez Gallimard, *Le Vent dans les saules* de Grahame, par exemple) ou par le style d'illustration. Inversement, des enfants plus âgés se laisseront rebuter par une présentation trop enfantine, par exemple par les Samivel, chez Delagrave. L'adaptation de la présentation à une catégorie d'âge ou de lecteurs peut malheureusement faire passer un contenu inintéressant : ainsi les collections pour adolescents dont le format et la typographie sont assez réussis, sinon le contenu.

Souvent l'enfant est rassuré par l'appartenance d'un livre à une collection et il est difficile alors de l'en faire sortir. Pourtant les collections sont hétéroclites. Souvent il se laisse rebuter par une présentation trop vieille : cf. *Dorothée* de Field, chez Bourrellet.

Rôle de l'illustration

L'illustration peut n'avoir aucun intérêt (cf. *Tonico ou le secret d'Etat* d'Antonietta Dias de Moraes, chez Nathan, dans la Bibliothèque Internationale). Elle peut contredire le texte (cf. la Bibliothèque de l'Amitié, en particulier *Le Château des enfants volés* de Maria Gripe, où les photos, pour illustrer un conte, sont particulièrement choquantes). Elle peut couper l'imagination (cf. *Je ne sais qui, je ne sais quoi* de Gripari, chez Grasset Jeunesse). Elle peut être discrète et suggestive (cf. la Bibliothèque Blanche chez Gallimard, certains livres de la Bibliothèque Internationale, chez Nathan, *Une Histoire de Paradis* de Singer, chez Stock).

Un genre littéraire : la fantaisie

On pourrait prendre certains genres ou certains thèmes pour voir comment appliquer ces critères. Celui de la fantaisie a l'intérêt de mal permettre la tricherie : ou bien le monde créé a une consistance et il existe réellement et il permet d'accéder à certaines vérités au-delà des apparences — ou bien l'on n'y croit pas et on s'y ennuie : *Henri à l'Amuséum* d'Alessandrini, à l'Ecole des Loisirs, collection Joie de lire, est un exemple de « fantaisie » fabriquée et qui ne suscitera jamais, heureusement, « une suspension volontaire du doute ». *James et la grosse pêche*, *Charlie et la chocolaterie* de Dahl (Gallimard, Bibliothèque Blanche), *Les Contes du chat perché* de Marcel Aymé, chez Gallimard, sont, à l'inverse, des exemples de fantaisie réussie.

On a deux pôles :

- des personnages ordinaires avec un ou plusieurs élément(s) extraordinaire(s) qui déclenche(nt) des conséquences logiques : cf. Carroll, *Alice au pays des merveilles*, Dahl (livres cités), Pearce, *Tom et le jardin de minuit*, chez Nathan, Bibliothèque Internationale, M. Aymé, *Contes du chat perché*.
- des personnages extraordinaires dont la vie est parfaitement ordinaire, ce qui jette un jour neuf sur la vie quotidienne, vue avec le merveilleux qu'elle comporte grâce au recul créé par l'extraordinaire du personnage : jouet animé, animal qui

parle, troll (cf. *Une Maison de poupées* de Rumer Godden, chez Nathan, Bibliothèque Internationale, *Le Secret du verre bleu* d'Inui, même collection, *Les Chapardeurs* de M. Norton, chez Plon, *Histoire d'un ours comme ça* de Milne, aux Presses de la Cité, *Moumine le Troll* de Tove Jansson, chez Nathan, Bibliothèque Internationale, les *Petit ours* de Minarik et Sendak, à l'École des Loisirs, *Les Aventures de Narcisse* de White, chez Hachette).

La vérité du monde de la fantaisie se traduit par la justesse du ton : les événements ont l'air logiques (alors qu'ils semblent gratuits dans le monde de l'aventure), les personnages ont une consistance qui fait qu'on peut deviner certaines de leurs réactions et comprendre celles qui d'abord déroutent, comme dans la réalité. La transposition permet à l'enfant — au lecteur en général — d'accepter certains éléments de l'expérience : la mort, la violence, la jalousie, dont il peut être la victime, mais dont il peut aussi se sentir coupable. Cela peut le rassurer et lui permettre de les assumer et dépasser.

C'est essentiellement dans le monde de la fantaisie que l'enfant peut poser les questions fondamentales qui le travaillent (et qui sont gommées plutôt que résolues pour beaucoup d'« adultes »), et commencer à ébaucher des réponses qu'il ne pourra développer, sur le mode intellectuel et de façon explicite, que plus âgé, mais dont les bases sont créées par l'enrichissement que le livre apporte à sa personnalité, l'ouverture nouvelle qu'il lui permet.

Bibliographie des ouvrages particulièrement importants pour l'analyse des ouvrages d'imagination

Egoff (Sheila). *Only connect : readings on children's literature*. Oxford Union Press, 1969.

Egoff (Sheila). *The Republic of childhood : a critical guide to canadian children's literature in english*. O.U.P., 1967.

Fisher (Margery). *Intent upon reading*. Brockhampton press, 1961.

Jones (A.) et Buttrey (J.). *Children and stories*. Basil Blackwell, 1970.

Ray (Sheila). *Children's fiction : a guide book for librarians*. Brockhampton press, 1971.

Smith (Lillian). *The unreluctant years*. A L A, 1963.

Smith (James Steel). *A critical approach to children's literature*. Mac Graw Hill, 1967.

Les ouvrages fondamentaux pour l'analyse des livres d'enfants sont en langue anglaise. En français, on trouve plutôt des panoramas sur la littérature enfantine. Rappelons quatre livres de base, actuellement disponibles en librairie :

Durand (Marion) et Bertrand (Gérard). *L'image dans le livre pour enfants*. Ecole des loisirs, 1975.

Hazard (Paul). *Les livres, les enfants et les hommes*. Hatier, 1967.

Jan (Isabelle). *La littérature enfantine*. Editions ouvrières, 1969 (Enfance heureuse).

Les livres pour les enfants. Editions ouvrières, 1973 (même collection).

Enfin, dans le Bulletin n° 39, deux articles, d'Isabelle Jan et de Jean Perrot, étaient consacrés à la critique des livres pour enfants.